L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. F. WEISSE & Co. — Rue de Chartres No 73, Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 1er JANVIER 1861.

G. F. WEISSE, E. DUVERGER — N. DUPOUR, S. HARRY — Editeurs-Propriétaires

Nouvelle-Orléans,
MARDI MATIN, 1er JANVIER.

Par suite du jour de l'An, nos ateliers étant fermés aujourd'hui à l'occasion de la fête du premier jour de l'an, l'*Abeille* ne paraîtra pas mercredi.

Les actes qui devaient paraître le mercredi 2, sont publiés au jourd'hui.

Voir la seconde page, pour :

LE FEUILLETON
LE BULLETIN COMMERCIAL
LE MARCHÉ AUX BESTIAUX,
LE MOUVEMENT DU PORT,
LE DEPART DES STEAMERS ET BATEAUX.

Abonnés à la Semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir les abonnements à la semaine à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

L'Année qui finit.

L'année 1860 figurera comme une date néfaste dans l'histoire de la nation américaine. C'est une triste tache pour le chroniqueur que d'avoir à faire le bilan des douze mois qui viennent de s'écouler. Essayons, cependant, de rappeler les discordes fatales qui ont amené le pays sur le bord de l'abîme.

Lorsque l'année 1860 s'est ouverte, le sang versé à Harper's Ferry par la bande fanatique et rebelle de John Brown fumait encore. Si le moindre sentiment de patriotisme pût survécu aux rivalités de parti dans le cœur des représentants de la nation, cette échauffourée, préconisée sanglant de guerres fratricides, eût dû l'exaltes au degré suprême et ramener dans la voie de la justice et de la vérité des esprits égarés. Loin de là, nous voyons la Chambre des représentants, en proie aux discussions intestines, consacrer toutes ses séances à des tentatives illusoires pour l'élection de son président. D'une part, les républicains noirs, persistant dans leur fanatisme et ceux qui ne glorifient que ouvertement le martyre de John Brown laissent percer leurs secrètes sympathies pour celui qui le premier a brandi la torche incendiaire sur le sol du Sud. Comment cette lueur sinistre n'a-t-elle pas ouvert les yeux aux masses du Nord, comment n'a-t-elle pas fait reculer les moins aboutissistes devant les effroyables conséquences de leurs doctrines! C'est ce qui ne peut s'expliquer que par l'aveuglement que créent l'ambition et le fanatisme arrivés à leur paroxysme.

Mais ce que l'histoire aura plus de peine encore à comprendre, c'est l'obstination des partisans quelques opposés au républicanisme noir. Au lieu de se réunir pour résister au danger commun et faire face à un ennemi qui présentait un front uni et compact, ils persistent dans leurs mesquines querelles de personnes et laissent leurs adversaires élire le président de la Chambre alors qu'il leur était si facile en unissant leurs voix de leur enlever cette première victoire.

Cette division des partis à l'occasion de la nomination du président de la Chambre nous a retrouvés plus vivace que jamais dans les conventions préparatoires pour le choix des candidats à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis. Il ne restait plus de trace de ce deux partis. Un sectionnel, sans constitutionnel, dont le programme était gros de menaces de tempêtes. Faitre, national et qui se rattachait à son origine et aux principes aux gloires les plus pures de notre histoire. La logique des choses, l'intérêt commun, l'instinct de la conservation, tout faisait de lui la plus sûre garantie de la nation de se rattacher à ce dernier parti, à la démocratie, comme à une ancre de salut. Au lieu d'un parti, il y avait trois, et le moindre abolitionniste aidé son tri-ample aux luttes acharnées que se sont livrées ses concurrents, beaucoup plus qu'il ne pouvait le faire M. Lincoln a été élu bien qu'ayant contre lui une majorité de plus d'un million de votes.

Un pareil résultat semble incroyable et on se demande comment il a pu se produire. C'est que la démocratie nationale, cette puissante et admirable organisation des masses du peuple américain, était devenue depuis quelques années un instrument servile entre les mains de quelques ambitieux politiques sans foi et sans scrupules. Elle avait formé autour de M. Buchanan une sorte de monstueuse secte qui prétendait substituer au vrai parti du peuple. Quand cette oligarchie a vu la majorité des délégués conventionnels de la Chambre se soustraire à son joug, elle a voulu de ruiner le parti si elle ne pouvait plus le dominer. *Rule or ruin*, tel a été le mot d'ordre donné à Washington. C'est la ruine qu'a produite cette conspiration — non seulement la ruine pour la démocratie mais encore pour l'Union tout entière. Ce sera la honte éternelle de l'administration de M. Buchanan d'avoir laissé les mains à une pareille œuvre. Il est certain, le parti démocrate dévoué au drapeau fédéral, qui est formé un trouble parti de l'Union, qui a sauvé la République des chocs de la tempête, qui a conservé la majorité dans les rangs républicains. Peut-il que trois millions de citoyens aient été secrètes respectés de MM. Douglas, Bell et Breckenridge pendant les jours voisins de novembre, dix-huit cent mille républicains noirs, sans comme un seul homme, faisant sortir de l'urne le nom du partisan de M. Lincoln.

Le 7 novembre, quand le télégraphe annonça les résultats, nous, qui nous étaient bien des Etats-Unis, qui la nation y recevait d'un cri de réprobation universelle, nous avions cru que le parti démocrate allait ouvertement le martyre de John Brown laissé sont percer leurs secrètes sympathies pour celui qui le premier a brandi la torche incendiaire sur le sol du Sud. Comment cette lueur sinistre n'a-t-elle pas ouvert les yeux aux masses du Nord, comment n'a-t-elle pas fait reculer les moins abolitionistes devant les effroyables conséquences de leurs doctrines! C'est ce qui ne peut s'expliquer que par l'aveuglement que créent l'ambition et le fanatisme arrivés à leur paroxysme.

Mais ce que l'histoire aura plus de peine encore à comprendre, c'est l'obstination des partisans quelques opposés au républicanisme noir. Au lieu de se réunir pour résister au danger commun et faire face à un ennemi qui présentait un front uni et compact, ils persistent dans leurs mesquines querelles de personnes et laissent leurs adversaires élire le président de la Chambre alors qu'il leur était si facile en unissant leurs voix de leur enlever cette première victoire.

Cette division des partis à l'occasion de la nomination du président de la Chambre nous a retrouvés plus vivace que jamais dans les conventions préparatoires pour le choix des candidats à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis. Il ne restait plus de trace de ce deux parti. Un sectionnel, sans constitutionnel, dont le programme était gros de menaces de tempêtes. Faitre, national et qui se rattachait à son origine et aux principes aux gloires les plus pures de notre histoire. La logique des choses, l'intérêt commun, l'instinct de la conservation, tout faisait de lui la plus sûre garantie de la nation de se rattacher à ce dernier parti, à la démocratie, comme à une ancre de salut. Au lieu d'un parti, il y avait trois, et le moindre abolitionniste aidé son tri-ample aux luttes acharnées que se sont livrées ses concurrents, beaucoup plus qu'il ne pouvait le faire M. Lincoln a été élu bien qu'ayant contre lui une majorité de plus d'un million de votes.

Un pareil résultat semble incroyable et on se demande comment il a pu se produire. C'est que la démocratie nationale, cette puissante et admirable organisation des masses du peuple américain, était devenue depuis quelques années un instrument servile entre les mains de quelques ambitieux politiques sans foi et sans scrupules. Elle avait formé autour de M. Buchanan une sorte Reconstituée secte qui prétendait substituer au vrai parti du peuple. Quand cette oligarchie a vu la majorité des délégués conventionnels de la Chambre se soustraire à son joug, elle a voulu de ruiner le parti si elle ne pouvait plus le dominer. *Rule or ruin*, tel a été le mot d'ordre donné à Washington. C'est la ruine que